

Dans l'ombre des grands voyages : les efforts de légitimation du journal de Marchand (1790-1792)

Par Odile Gannier

Université Nice Sophia-Antipolis, CTTEL.

Professeur de littérature générale et comparée. Spécialiste de littérature de voyage, domaine maritime, littératures émergentes, histoire des représentations. Auteur de *La Littérature de voyage* (Ellipses, 2001), *Les Derniers Indiens des Caraïbes* (Ibis rouge, 2003), édition avec C. Picquoin du *Voyage du capitaine Marchand (1791): les Marquises et les Îles de la Révolution* (Au vent des îles, 2003) et du *Journal de bord d'Etienne Marchand* (CTHS, 2005) ; *Le Roman maritime* (PUPS, 2011).

Un voyage peut être connu en fonction de l'apport décisif qu'il apporte à la connaissance géographique, scientifique, de la prouesse technique, de la notoriété de ceux qui l'entreprennent ou le commanditent, de la portée idéologique de ses effets (comme Bougainville et le mythe de Tahiti), de la diffusion de sa relation, à moins que les conséquences désastreuses de sa fin ne retiennent, comme la *Méduse* et son radeau, l'attention de la postérité. Le voyage de Lapérouse réunit certes ces caractéristiques, et a éclipsé les autres voyages de la même période, tout particulièrement celui d'Étienne Marchand : son armateur, la maison Baux, de Marseille, n'a rien qui le signale particulièrement. Marchand lui-même n'est qu'un marin ordinaire, hors des sphères du pouvoir, mais instruit et entreprenant. Ses connaissances du marché maritime ne lui viennent pas d'informations officielles mais de rencontres personnelles, d'expérience et d'observation du trafic. Capitaine de commerce au moment où il accepte de conduire le *Solide*, il a recruté certains officiers de son état-major parmi d'anciens compagnons de l'escadre d'Estaing en 1778-1779 : c'est le cas de Chanal et Infernet, son second et l'un de ses lieutenants, futur contre-amiral ; une partie de l'équipage, dont Masse, Chanal, Roblet le chirurgien, a aussi boulingué dans les parages du Bengale dans les années 1787-1788. Parmi la cinquantaine d'hommes embarqués, la moyenne d'âge est de 26 ans environ. Tous sont des marins déjà aguerris, sauf le second chirurgien et un ouvrier pelletier. À bord n'embarque aucun savant, mais l'on sent que la prétention au savoir est un motif de discorde¹. L'objectif est de faire le trafic des pelleteries sur un trajet qui se trouve être le même que celui de Lapérouse, jusqu'à Macao. Éventuellement, il n'est pas exclu d'envisager d'autres branches du commerce comme la chasse à la baleine dans les mers du Sud et le trafic d'esclaves au Mozambique.

Le *Solide* est un trois-mâts de 320 tonneaux, 72 pieds (23,33 m) pour 23 pieds 5 pouces de large (7,60 m environ), 3,56 m de tirant d'eau chargé (2,43 m lège), c'est-à-dire un vaisseau relativement court et trapu, deux ponts sans galerie et varangues demi-plates pour supporter l'échouage. Tout est prévu pour une navigation longue et le transport de marchandises. C'est un navire construit spécialement pour ce voyage et doublé de cuivre.

Bref ce voyage n'aurait comporté pas grand-chose qui le distinguât, s'il n'avait pas eu deux caractéristiques intéressantes : d'abord il a découvert sur sa route le groupe Nord des Marquises, qui avait échappé à Cook. Ensuite, le voyage a été publié par Fleurieu², à qui Chanal avait confié son journal : l'ancien ministre de la marine avait préparé l'expédition de Lapérouse, il était donc parfaitement au fait de ces voyages et de leur déroulement précis ; il a trouvé là l'occasion de diffuser ses convictions hydrographiques et proposer un système métrique pour les mesures marines. Ce qu'il n'a pas trouvé dans le journal de Chanal (plus

tard enrichi de notes du journal de Roblet), il l'a suppléé, rajoutant des synthèses de son cru pour en faire un ouvrage de référence, à défaut de publier celui de Lapérouse.

Le journal de Marchand lui-même, d'abord déposé dans la famille en pleine tourmente révolutionnaire, a été acheté à titre d'archives par la ville de Marseille en 1843, à l'occasion de la signature du protectorat français à Tahiti. Quoique n'ayant pas été publié, il inspire alors au journal le *Sémaphore* de Marseille des élans enthousiastes :

Ce manuscrit [...] nous touche et nous plaît bien plus que ne le feraient des volumes soigneusement imprimés, où la pensée première, l'émotion soudaine du célèbre navigateur ne se manifestent qu'après avoir perdu une grande partie de leur vérité et de leur charme, sous la plume du savant, qui a revu et corrigé, et du typographe qui a déployé le luxe de ses caractères et de son velin³.

Si l'intégralité du journal du capitaine permet de découvrir un voyage très représentatif de son époque, certaines escales, par exemple celle des Marquises, permettent de comparer les trois journaux disponibles, de Marchand, Chanal et Roblet⁴.

L'expédition du *Solide*, parti de Marseille le 12 décembre 1790 et rentré à Toulon le 14 août 1792, offre un bel exemple de navigation moderne : instrumentée, rapide, sûre, épargnée par le scorbut. Quoique reprenant sciemment un itinéraire déjà tracé par d'autres, il pourrait n'être qu'un pâle imitateur des navigateurs les plus renommés, bien que la carte tracée de son voyage soit le seul planisphère exécuté par Beautemps-Beaupré. Pourtant, Marchand essaie manifestement de donner à son journal toutes les formes d'un voyage à la hauteur des grandes expéditions.

Dans le sillage des grands voyageurs

Le discours préliminaire débute sous le patronage de Cook, dont Marchand rappelle le passage dans l'Océan Pacifique : il avait « *ouvert sur la côte Nord-ouest d'Amérique une nouvelle branche de commerce des fourrures les plus précieuses aux armateurs et aux navigateurs⁵* ». Le navigateur connaît bien les voyages qui l'ont précédé : il cite aussi Bougainville, et le relevé de ses références montre qu'il connaissait les voyages de Byron, Dampier, Anson, Pingré, Malaspina, Wallis, Pagès, Labat, et qu'il avait aussi les cartes de d'Après de Mannevillette, Arrowsmith, Hamilton Moore, Verdun et Borda et d'autres atlas. Quant aux essais historiques, il cite à la page près l'*Histoire des navigations aux terres australes* du président de Brosses.

Le vendredi 24 juin 1791, peu après la prise de possession des « Îles de la Révolution » (Marquises), Marchand note :

Je ne parlerai point ici d'un motif plus que suffisant pour engager le ministère français à faire des sacrifices, dans l'espoir, même incertain, de rencontrer M^r De la Peyrouse ou les restes infortunés de ses compagnons qui peuvent être délaissés dans quelques-unes des îles qui couvrent la surface de la mer de ces parties du globe. Je ne peux pas me persuader que sans les circonstances critiques où la France s'est trouvée dans ces derniers temps, le ministère eût envisagé de sang-froid [de ne pas faire] les derniers efforts pour soulager le sort des braves citoyens qui ont affronté les plus grands dangers pour la gloire de leur patrie ; c'est une tache dont il ne pouvait pas vouloir se souiller aux yeux de toutes les nations de l'Europe⁶.

La solidarité entre navigateurs l'exige, d'autant que Marchand suit et croise la route de Lapérouse jusqu'à Macao.

Marchand se réfère parfois très fidèlement à la lettre de certains passages, comme de d'Après de Mannevillette ou de Cook, par exemple dans la description de Port-Praya (Cap Vert). « *Il ne sera pas inutile de rapporter ce que dit M. d'Après* », puis « *Voici ce qu'en dit M. Cook, dans son voyage au pôle austral⁷* ». Ces deux citations amènent à relire le texte de Cook par exemple, et à trouver la description de Port-Praya d'une fidélité qui s'apparente au décalque avec le texte traduit.

Ainsi la lecture des prédécesseurs, « *célèbres navigateurs⁸* », sert à la fois de guide et de base documentaire destinée à être rectifiée. Son chirurgien avoue par exemple : « *Nous ne*

*trouvâmes pas la plante que M. Dixon appelle céleri sauvage*⁹. » Chemin faisant, il commente explicitement les relations des voyages précédents, comme celle de Forster, sur le 2^e voyage de Cook : « *Mr Forster fait sur les îles des Amis et de la Société, une réflexion qui m'a paru assez judicieuse ; mais qu'on ne peut appliquer à celle-ci*¹⁰. » Il s'agit donc, repassant derrière de plus illustres devanciers, de profiter de leurs observations pour parvenir, si possible, à un compte rendu plus fidèle du réel, sur la seule base de l'observation directe et sincère.

A l'occasion, cette mise au point peut être polémique. Dans la baie de Vaitahu (Tahuata, Santa Cristina), alors connue sous le nom de Madre de Dios, il note :

*M^r Cook a, je ne sais pas trop pourquoi, changé le nom de cette baie, et lui a donné celui de baie de la Résolution, de celui de son navire. Puisqu'elle en avait un qui lui avait été donné par Mindana, pourquoi ne pas le lui laisser ? Cette fureur qu'ont eue quelques navigateurs, de changer le nom soit des îles soit des baies découvertes avant eux, n'a pas peu contribué à embrouiller la géographie de l'océan Pacifique*¹¹.

Aussi Marchand ne sera-t-il pas mécontent de porter à son actif la découverte du groupe Nord des Marquises : Ua Pou, Nuku Hiva, Eiao, Hatutaa, Motu Iti, et de loin probablement Ua Huka, même si, il doit s'en apercevoir à Macao, ces îles avaient été entrevues quelques semaines plus tôt par l'Américain Ingraham : mais ce dernier n'ayant pas posé pied à terre, la découverte reste acquise au *Solide*... Marchand les a baptisées en toute quiétude – sans savoir alors qu'Ingraham en avait fait autant¹² ...

On comprend d'autant mieux sa frustration que le commerce des pelleteries qu'il avait entrepris tourne court : d'abord parce qu'il passe après plusieurs navires sur la côte Nord-ouest de l'Amérique, et n'obtient pas grand-chose, ensuite parce qu'arrivant à Macao, il apprend qu'un embargo a été décrété sur les peaux, ce qui lui interdit toute défausse de sa marchandise ; enfin parce que, rentrant en France avec sa cargaison de fourrures, il se la voit confisquée et mise sous scellés où elle pourrira avant que la maison Baux puisse la récupérer. Fleurieu prend sa défense dans son récit :

*Le Journal du capitaine Chanal, clos à l'arrivée du Navire LE SOLIDE au Port de Toulon, ne pouvoit pas rendre compte du succès de l'Expédition sous le rapport de la spéculation de commerce ; mais [...] [c]e plan en avoit été parfaitement bien conçu.*¹³

Réplique des grands voyages

Tout en se consacrant avec loyauté à son travail de prospection commerciale, Marchand transforme son voyage pour en faire véritablement une réplique des grandes expéditions.

*On doit cependant accorder au Capitaine français un mérite de plus, celui de nous avoir fait connoître les Naturels de ces nouvelles îles et d'avoir fixé les positions géographiques de ce Groupe avec une exactitude qui suffit à la sûreté de la Navigation*¹⁴.

En effet, si le journal suit scrupuleusement l'ordre chronologique dans sa navigation, aux Marquises, puis sur la côte Nord-ouest, ainsi qu'à Macao, Marchand interrompt le déroulement chronologique du journal pour insérer des commentaires d'ordre ethnologique qui ne sont apparemment pas destinés à l'Amirauté, par exemple :

*Avant de quitter les Marquises, le lecteur sera peut-être bien aise de trouver ici quelques observations sur ces îles et ses habitants*¹⁵.

Ce faisant, il procède exactement comme Cook ou Bougainville, qui constituent des chapitres spécifiques d'observation ethnographique. La forme même de sa phrase associe le lecteur à l'expédition, puisqu'il s'apprête, lui aussi, à quitter ces parages.

En fait Marchand s'est donné les moyens de « faire comme si » il était chargé d'une mission d'exploration. Il se hisse à la hauteur des grands voyages en se flattant d'embarquer le matériel le plus moderne, qui lui permettra d'être particulièrement efficace : instruments de navigation, mais aussi d'expérimentation scientifique. Au fil du texte, l'équipage apparaît muni, semble-t-il, d'une montre à seconde, d'une lunette, de bons sextants (un Dollond et un

Gilbert & Wright), d'un thermomètre Réaumur et d'un thermomètre Fahrenheit, mais aussi d'un microscope.

De mon côté, pour rendre, autant qu'il me serait possible, mon voyage utile au navigateur qui parcourrait la même carrière, je m'étais pourvu des meilleurs instruments et de tous les livres et cartes que je croyais nécessaires. Je n'eus à regretter qu'un cronomètre ou gardetems que je ne pus pas me procurer, m'y étant pris trop tard ; mais j'espérais y suppléer par la méthode des distances pour déterminer les longitudes¹⁶.

Il entend bien ainsi suivre avec la plus grande minutie les recommandations de Cook concernant les innovations techniques, les expérimenter, voire les dépasser le cas échéant : ainsi dispute-t-il de la meilleure place à donner aux cuisines ou défend-il le bien-fondé d'un doublage en cuivre de la carène¹⁷.

Il faut mettre au nombre des gens de l'équipage quelques personnes capables de lever des cartes géographiques ; d'observer des éclipses, de mesurer avec le baromètre la hauteur de la cime des montagnes sur le niveau de la mer ; de connaître les plantes ; de peindre les objets d'histoire naturelle, ou même d'empailler & de faire sécher les oiseaux, les animaux, les feuilles & fleurs¹⁸.

Le Président De Brosses donnait ce conseil pour les navigations aux Terres australes. De fait, assure Marchand :

Ce serait faire tort à mes officiers que de ne pas leur rendre la justice qui leur est due. Il n'y avait personne d'entre eux qui ne fût en état de prendre des distances avec précision et de faire les calculs, avec la plus grande rigueur pour déterminer la longitude¹⁹.

En revanche, l'histoire naturelle est moins bien représentée. Le chirurgien en particulier est un piètre botaniste. Cependant, il fait son possible pour disséquer un oiseau, « Buffon à la main²⁰ », comme l'aurait fait un Banks ou un Commerson, et plein de bonne volonté, il compte pour sa part faire cadeau de ses récoltes naturalistes au Muséum, rapportant « un cahier contenant 15 plantes desséchées mises en herbier » de la côte de Norfolk, ainsi qu'une fiole contenant « des insectes de mer très petits »²¹.

Dans ses méthodes et ses ambitions, il s'inscrit dans la droite ligne des voyages de son époque qui se réclament, eux, de visées scientifiques. Fût-ce, probablement, au prix de quelques copies dans les relations existantes ... Ainsi, il raconte :

A 3 h pm, nous aperçûmes de l'avant du navire de larges bandes jaunâtres sur la mer. Je fis puiser de cette eau, ainsi colorée, et à l'aide du microscope, je la trouvai remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointe et d'une couleur donnant sur le jaune foncé. Ils n'avaient pas plus d'une demie ligne de longueur. On croit communément que c'est du frai de poisson ; quant à moi, je n'ai pas pu distinguer si c'était des substances animales ou végétales²².

En fait ce passage ressemble fort à la page du voyage de Cook qui raconte cette expérience.

D'une certaine manière, Marchand procède de la même manière que Bougainville, qui avait rédigé lui-même ses instructions, avalisées en haut lieu : à ce détail près que personne ne contresigne les projets du *Solide*. Bref, rien ne dispose ce voyage à apporter un quelconque progrès scientifique : ce n'est ni son objet, ni dans ses compétences.

Les apports originaux du voyage

Fleurieu, collectant toutes ces observations, les rassemble dans le but de mettre à la disposition des marins une somme, un guide pratique, qui leur permette à leur tour de rapporter des données exactes et exploitables par des scientifiques de cabinet. Il ajoute aux relevés lapidaires de Chanal des descriptions empruntées dans des ouvrages de fond, et jette les bases de la biogéographie.

Je renvoie le lecteur au Journal de route qui accompagne cette relation, pour connaître les époques auxquelles ont été faites les rencontres de diverses espèces d'oiseaux ou de poissons ; dans quel parage chacune commence à se montrer, dans quelle mer une espèce a paru dominer en nombre sur toutes les autres du même genre²³.

Du point de vue scientifique, Roblet n'est peut-être pas un érudit mais il est assez efficace comme praticien. Il tient son journal des maladies, et on y trouve la description académique de ses soins au boulanger atteint d'une attaque de scorbut²⁴. Grâce à des bains de

sable chauffé, il soigne les symptômes et le sauve par des vivres frais. Ce traitement lui vaudra la considération du chirurgien Bellefin, chirurgien de l'expédition Baudin, qui l'appliquera à son tour avec succès.

Le voyage n'était pas destiné à la découverte, ce qui a poussé Marchand à renoncer à sa curiosité de marin pour respecter ses engagements.

*Mon dessein était de visiter cette île [Nuku Hiva qu'il vient de découvrir], mais je vis avec peine qu'il m'était impossible de le faire, à moins que de perdre beaucoup de temps à louvoyer contre des vents et des courants défavorables, ce que je ne pouvais faire, car étant chargé d'une mission pour le succès de laquelle je me trouvais déjà trop tard dans ces parages, je ne voulus pas m'exposer aux reproches d'avoir sacrifié les intérêts de mes commettants à des découvertes dont je n'étais pas chargé. Je pris donc le parti, je peux dire avec regret, d'abandonner mon projet...*²⁵

Car la seule réussite notable est bien la gloire de la découverte, puisqu'il fait connaître, par une plaquette qu'il expédie depuis Macao, la description des Îles de la Révolution, pour faire homologuer l'enregistrement sur les cartes de cet archipel. Marchand a sur Ingraham le mérite de la description et de la carte la plus précise. Il cartographie aussi le détroit de Banca (carte elle aussi due à Beautemps-Beaupré), profitant du fait qu'il a embarqué comme passager entre Macao et l'Île de France un ingénieur-hydrographe, Lebrun, qui aide Chanal à faire les relevés nécessaires.

En tout état de cause, les habitants de Nuku Hiva, s'ils ont repris le nom de leur île, n'en ont pas moins élevé une stèle dans la baie de Taiohae ; sur Tahuata, là où, insinuait Marchand, les insulaires avaient gardé un fort mauvais souvenir de Cook qui avait fait tirer sur eux, la baie des Amis (Hapatoni) garde la mémoire du passage du *Solide*.

Les escales sont, de fait, l'occasion de quitter le compte rendu officiel de métier pour entrer dans des considérations à la fois plus familières et plus accessibles au grand public, comme le souligne le *Sémaphore* :

*Ici, dans cet intéressant, dans ce curieux manuscrit, vous ne trouverez aucune préoccupation d'écrivain, aucun soin académique de la phrase ; le style vif, naturel, ondoyant a les plus charmants laisser-aller, c'est la traduction fidèle et saisissante de l'impression reçue en présence de ces objets nouveaux, qui surgissaient, dans toute leur parure, devant l'heureux navire dont la course à travers l'Océan pacifique fut une splendide fête, une succession incessante de surprises et d'attrayantes révélations. Chaque page de ce manuscrit semble encore imprégnée des senteurs du bord, des parfums de la mer, des émanations balsamiques des rivages océaniques. Chaque jour y verse son abondant tribut d'observations curieuses, d'amusantes peintures, de saisissantes descriptions ; le manuscrit s'étend, s'allonge, se remplit à chaque élan du navire ; la page commencée en pleine mer, couverte d'abord de ces initiales trop chères aux marins de N.O., de S.E. etc., perd bientôt sa sécheresse nautique pour offrir une de ces idylles d'une naïveté par trop primitive ; peu de lectures de voyages présentent autant d'attraits*²⁶.

Cette vision un peu trop enthousiaste peut-être n'en est pas moins la reconnaissance, par le grand public, de l'agrément et de l'intérêt encore vif que le texte peut présenter pour un lecteur du milieu du XIX^e siècle, bref pour la postérité.

Bref, le voyage de Marchand est digne, à bien des égards, de figurer en bonne place parmi les circumnavigations de la fin du XVIII^e siècle français. Ses connaissances géostratégiques ne sont pas négligeables, même s'il n'est pas expédié aux frais de l'État, et qu'à vrai dire on ne lui demande rien. Il s'est constamment ingénié à se hisser au niveau des plus réputés, et en ce qui concerne ses compétences nautiques, il n'a rien à leur envier. C'est dans le récit et la tenue du journal que le désir de produire une relation fiable et intéressante se manifeste. Il n'y faut pas voir d'excessives prétentions, car le ton reste égal, sérieux et précis. Il procure aux curieux d'ethnologie des données de première main, et s'il utilise sa bibliothèque, c'est dans le but de la vérifier, de la valider ou de la discuter pour faire jaillir plus d'exactitude.

Marchand montre enfin l'esprit de la Révolution, puisqu'il prend « possession » de Ua Pou avec cette réflexion :

Mon dessein était de prendre possession de l'île Marchand (et des autres en même temps, puisque nous en avions une autre au Nord) au nom du Roi ; quoique je n'aie jamais pu concevoir comment et de quel droit une nation policée pouvait s'emparer d'une terre habitée sans le consentement de ses habitants²⁷, mais en me conformant à l'usage, je puis assurer que mes intentions étaient pures, et qu'au lieu d'un maître, je ne croyais leur donner qu'un protecteur capable de les mettre à couvert de l'oppression, si quelque nation européenne tentait jamais de les asservir²⁸.

Le propos de Lapérouse illustre aussi le dessein de Marchand : rapporter le récit de leurs aventures, puisque « *l'histoire de notre voyage peut ajouter quelques feuillets à celle de l'homme²⁹* ».

¹ Chanal raille Roblet pour ses faibles compétences en histoire naturelle, botanique et zoologie. Roblet avoue ne pas supporter les prétentions à l'érudition d'un officier, qui fait étalage de son latin.

² Charles Pierre Claret de Fleurieu, *Voyage autour du monde, pendant les années 1790, 1791, et 1792, par Étienne Marchand, précédé d'une introduction historique; auquel on a joint des recherches sur les terres australes de Drake, et un examen critique du voyage de Roggeween* ; avec cartes et figures, Paris, Imprimerie de la République, an VI [1797]- an VIII [1800].

³ Le *Sémaphore* de Marseille, 10 janvier 1843.

⁴ Nous renvoyons à nos éditions : *Le Voyage du capitaine Marchand (1791): les Marquises et les Îles de la Révolution*, en collaboration avec Cécile Picquoin, Papeete, Au Vent des Îles, 2003, 277 p. (édition des pages marquisiennes du voyage, par Marchand, Chanal, Roblet). *Journal de bord d'Étienne Marchand. Le voyage du Solide autour du monde (1790-1792)*, édition établie et présentée en collaboration avec Cécile Picquoin, Paris, CTHS (Comité des Travaux Historiques et Scientifiques), 2005, 2 vol., 600+220 p., ill. (intégralité du voyage), prix Henri Vovard de l'Académie de marine, 2007.

⁵ Discours préliminaire, Livre 1, p. 1. Notre édition du *Journal de bord d'Étienne Marchand*, CTHS, t. 1, p. 123.

⁶ *Ibid.*, t. I, p. 308. Marchand ne peut savoir qu'à cette date la décision est prise : l'Assemblée Nationale, le 9 février 1791, avait voté l'expédition de nouveaux équipages sur les traces de Lapérouse. Le décret fut ratifié par le ministre de la Marine, Fleurieu, le 18 mars 1791. Quoiqu'il ait démissionné le 15 mai, il fut chargé par son successeur Thévenard de préparer l'expédition de D'Entrecasteaux, choisi pour commander l'expédition : celui-ci partira de Brest le 29 septembre 1791.

⁷ *Journal de Marchand*, 15-16 janvier 1791, éd. CTHS, *op. cit.*, t. 1, p. 155-156.

⁸ *Ibid.*, t. 1, p. 156.

⁹ 19-20 septembre 1791, *ibid.*, t. 1, p. 409.

¹⁰ 21-22 juin 1791, *ibid.*, t. 1, p. 295.

¹¹ Mendaña avait donné leur nom aux Marquises en 1595. La « nouvelle » géographie des Découvertes recommande de laisser aux pays découverts le nom local. Pour de Brosses : « *Le meilleur en pareil cas, est de laisser toujours aux lieux nouvellement découverts le nom qu'ils portent dans la langue même du pays. [...] Il faut seulement prendre garde de ne pas donner là-dessus dans quelque grossière équivoque [...]. Mais comme le plus souvent les navigateurs qui découvrent une nouvelle terre ne peuvent être bien informés de son véritable nom, il faut que le nouveau nom qu'ils imposent soit toujours tiré, ou du physique de la chose, ou de l'historique de la découverte.* » (Charles de Brosses, *Histoire des navigations aux terres australes, contenant ce que l'on sçait des mœurs & des productions des Contrées découvertes jusqu'à ce jour; & où il est traité de l'utilité d'y faire de plus amples découvertes, & des moyens d'y former un établissement*, Paris, chez Durand, 1756 [fac-similé Amsterdam, Bibliotheca Australiana, 1967, 2 t.], t. 2, p. 401). Fleurieu propose également de conserver aux îles nouvellement recensées le nom de leur Découvreur (*op. cit.*, t. 4, pp. 69-70) ; c'est aussi ce que préconise Dumont d'Urville, dans la préface de son *Voyage pittoresque autour du monde* : « *Toutes les fois que nous pûmes nous procurer le nom employé par les naturels, nous n'hésitâmes point à l'adopter et à le substituer à tous ceux qui avaient été proposés, quel que fût le navigateur dont ils provenaient. Mais lorsqu'il nous fut impossible de connaître les noms des indigènes, alors nous conservâmes religieusement le nom du premier découvreur, pourvu que toutefois ses droits fussent avérés. [...] Au siècle où nous sommes, il y a tout autant de puérité de la part d'un navigateur à imposer des dénominations nouvelles et inutiles qu'à prendre possession d'une île nouvelle au nom de son gouvernement. Les noms indigènes sont des traces respectables de la population primitive, et peut-être dans un siècle ou deux en seront-ils l'unique vestige, quand la civilisation européenne aura tout envahi et tout renouvelé.* » (Jules Sébastien César Dumont d'Urville, *Voyage pittoresque autour du monde* [Paris, chez L. Tenré et H. Dupuy, 1834], Papeete, Haere Po no Tahiti, 1988, p. VIII).

¹² Ua Pou (île Marchand) a déjà reçu d'Ingraham le nom de Adams (« d'après le nom du Vice-président »), Nuku Hiva (Baux) : Federal Island ; Eiao (Masse) : Knox ; Motu Iti (Deux frères) : Franklin ; Hatutaa, (Chanal), Hancock (« en honneur de Son Excellence le Gouverneur du Massachusetts »).

¹³ Fleurieu, *Voyage autour du monde [...] par Étienne Marchand*, t. 1/4, pp. 578-580, cité dans notre éd. CTHS, t. 1, p. 579.

¹⁴ Fleurieu, *op. cit.*, t. 1/4, p. 480, cité dans notre éd. CTHS, t. 1, p. 582.

¹⁵ *Journal de Marchand*, 20-21 juin 1791, éd. CTHS, t. 1, p. 274.

¹⁶ *Journal de Marchand*, Discours préliminaire, éd. CTHS, t. 1, p. 129.

¹⁷ Ce que Cook refusait (2^e voyage, *Relations de voyage autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, trad. Gabrielle Rives, Paris, La Découverte, 1991, t. 1, pp. 146-147). « *On proposa d'abord de les doubler de cuivre ; mais comme le cuivre corrode les ouvrages de fer, en particulier dans le voisinage du gouvernail, on abandonna ce projet, et on suivit, comme étant plus sûre, l'ancienne méthode de doublure et de ferrure ; car bien que les bandes de gouvernail soient habituellement en cuivre, ce métal n'est cependant pas si durable que le fer, et je suis bien certain qu'elles ne dureraient pas jusqu'au bout d'un voyage comme celui qu'accomplit le Resolution.* » Mais Cook avait bien failli sombrer avant Batavia, sa quille rongée par les tarets.

¹⁸ Charles de Brosses, *Histoire des navigations aux terres australes*, *op. cit.*, livre V, t. 2, p. 392.

¹⁹ *Journal de Marchand*, 6-7 juin 1791, éd. CTHS, t. 1, p. 249.

²⁰ *Journal de Roblet*, cité dans notre éd. CTHS, t. 1, p. 202.

²¹ « Notes des objets remis par le chirurgien Roblet pour être adressés au citoyen Fleurieu Président de l'Institut National », cité dans notre éd. CTHS, t. 2, p. 77. À l'évidence, rien de commun avec la récolte d'un Commerson ou de Banks et Solander, dont on peut citer, entre de multiples exemples, une herborisation, dans le Détroit de Lemaire : « *Ils y restèrent quatre heures, et ils s'en revinrent sur les neuf heures du soir avec plus de cent plantes et fleurs différentes, toutes entièrement inconnues aux botanistes d'Europe.* » (Cook, 1^{er} Voyage, 14 janvier 1769, *Nouvelle Bibliothèque des Voyages anciens et modernes*, Paris, Firmin Didot Frères, [1841], t. 1, p. 27).

²² *Journal de Marchand*, 17-18 février 1791, éd. CTHS, t. 1, p. 177.

²³ Fleurieu, *op. cit.* t. 1, p. 9.

²⁴ Marchand consigne le récit de Roblet : « *Le désir de lui donner quelques secours efficaces me fit employer à bord et avec succès les bains de sable sec et chaud dont j'avais déjà vu de bons effets à terre. A cet effet, je fis sécher et chauffer une grande chaudière de sable que je mêlai à une quantité d'autre suffisante pour en modérer la chaleur à un degré convenable. Après quoi, j'y mis le malade jusqu'à mi-cuisse. [...] Je le fis sortir, après y être resté un peu plus d'une demie heure. Les jambes étaient alors engourdis, surtout les tendons des extenseurs, ce que j'attribuai à la situation gênante dans laquelle il se trouvait. Je le fis coucher une demie heure en lui recommandant de se couvrir assez pour ne pas éprouver l'action de l'air extérieur. Deux heures après, l'état où il se trouva semblait tenir du prodige, plus d'enflure, plus de roideur même dans les tendons, les équimoses presque dissipées, étaient devenues jaunâtres, la plante des pieds très douloureuse auparavant, ne lui causait pas alors la moindre sensation. Enfin, j'eus la satisfaction de voir mon épreuve passer de beaucoup les espérances que j'en avais conçues.* » (11-12 octobre 1791, éd. CTHS, t. 1, p. 442).

²⁵ *Journal de Marchand*, 22-23 juin 1791, CTHS, t. 1, p. 301. Nous soulignons.

²⁶ *Le Sémaphore* de Marseille, 10 janvier 1843, cité dans notre éd. CTHS, t. 1, p. 116. Nous modernisons la graphie.

²⁷ Cette déclaration est dans l'esprit de l'*Histoire politique et philosophique des deux Indes* de Raynal et Diderot (1772), au chapitre « Du droit de coloniser », VIII, 1 : « une terre étrangère et inconnue [...]. Si elle est toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hospitalité et aux secours que l'homme doit à l'homme. [...] lorsqu'on m'aura accordé l'asile, le feu et l'eau, le pain et le sel, on aura rempli ses obligations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens voleur et assassin. » (Paris, éd. Yves Bénot, La Découverte, 1981, pp. 118-119). Elle ressemble aussi au décret de l'Assemblée Constituante du 22 mai 1790, inséré ensuite dans la Constitution de 1791 : « La nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes et n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple. »

²⁸ *Journal de Marchand*, 21-22 juin 1791, éd. CTHS, t. 1, p. 296.

²⁹ Jean-François de Lapérouse, *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*, éd. Hélène Minguet, Paris, La Découverte, 1991, p. 369.